

DANIEL BOLARD

LA TYRANNIE
DU TAS DE FUMIER

GUNTEN

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage est un roman dont la trame est familiale, culturelle et psychologique. Il s'inspire de l'histoire de deux femmes, mères, dont les destins se sont croisés dans des circonstances particulières.

Il n'a pas vocation de biographie pour aucun des personnages évoqués, pas plus que pour les familles concernées, de près ou de loin. Il n'établit qu'une coïncidence vraisemblable avec des Femmes et des Hommes, morts ou encore vivants, pour ce qui est de leur existence ou de certains épisodes de leur vie.

A travers leur évocation singulière, c'est un hommage rendu à tous pour l'intensité des rapports humains partagés dans la vie et la présente fiction. Cette œuvre s'inscrit dans la tradition de la liberté de création.

PARTIE I

UN DESTIN DECHIRE PAR LA BETISE

Couverture : ©Depositphotos Inc./krasota_vokrug

Droit licence : № 1902834

© **GUNTEN**, 2017
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-158-1

Je ne me rappelle pas quand je suis sorti du ventre de ma mère, lequel avait déjà été éprouvé par une précédente couche, seize mois auparavant. A l'âge de naissance, malgré les prémices d'un génie potentiel, toute affirmation de ma part selon laquelle il serait aberrant de concevoir des enfants en période de guerre, au surplus dans ce cadre rural inadapté à l'hygiène publique, casse le ressort de ma raison élémentaire. Après tant d'années à fuir l'étrange vérité de ma naissance, le neuf février 1945, je consens à revenir sur l'origine de ma conception aux alentours de la fin du printemps 1944, peut-être avant le six juin 1944, jour d'espoir ! Dussent mes parents attendre un peu, ainsi aurais-je pu manger à ma faim, tant il me fut rapporté combien ma fragilité apparente était due aux difficultés d'approvisionnement alimentaire.

C'était sans compter sur l'impossibilité au premier semestre 1945, d'avoir accès aux antibiotiques qui furent réservés à l'usage des hôpitaux hors des circuits de la médecine de ville.

A l'incertitude de la fin de la guerre, déjà entamée dans certaines zones du territoire français et sa cohorte de dysfonctionnement des éléments de survie, nourriture, médicament, transports, énergie, rapatriement des troupes combattantes, voies de circulation... etc., mes parents pa-

rière, apparemment comme bien d'autres, sur l'insouciance juvénile. Taper le mauvais sort au coin des lèvres amoureuses et s'adonner à quelques délices sensuels et sexuels, flatte le courage indispensable à braver la sagesse d'attendre des jours meilleurs.

Mon frère, né seize mois plus tôt, a bénéficié d'une constitution robuste, acquise sous les cieux cléments du Bergeracois, à l'ombre de l'automne naissant et pourvu en ressource abondante pour combler un nourrisson. Quelle idée germa dans la tête de ma mère d'entreprendre un voyage, enceinte, pour promener sa progéniture unique, et celle future, occupant le modeste espace de son ventre arrondi, de Bergerac jusqu'à Lons-le-Saunier, puis dans l'étrange village d'Essia, nom prédestiné à consacrer avec ces cinq lettres le nom des déjections bovines : M... ! Effarante ? Militaire de carrière à Bergerac, mon père était obsédé par une rupture prochaine avec le métier des armes et une reconversion civile rapide. Il redoutait avec la fin annoncée du conflit, fin 1944, d'être happé par l'envoi de troupes vers d'autres théâtres d'opération, Indochine et Algérie, pour lesquels l'autorité politique et militaire voulait éviter les conséquences d'une démobilisation massive des combattants, affectant autant les effectifs de circonscription que ceux de carrière.

Il guida ma bienheureuse mère vers le Jura dont le massif à trois plateaux, recèle le meilleur air possible pour fortifier les organismes en voie d'achèvement, et bientôt d'accouchement. Inconsciente du danger, ma mère s'est laissée convaincre par le besoin de découverte, car l'âme des pâturages profonds, riche de sa flore ex-

ceptionnelle, exerça une emprise inexpugnable sur ceux fascinés par la combinaison magique, de la vache, de la bouse omniprésente, du lait et du fromage.

Il s'agit d'un monde étrange dont toute hygiène corporelle semble acquise exclusivement pour l'œuf de la poule : tout y est sale, puant, envahissant, déroutant. Hébergée par mes grands-parents paternels émigrés de force dans ce village perdu, ma mère découvrit la marque indélébile de la richesse économique et du statut social, à savoir l'imposant tas de fumier devant chaque habitation, de l'unique rue du bas-village.

Par chance, la maison familiale n'était mitoyenne que par un côté, ce qui avait l'avantage de voir se décaler le tas de fortune, vers l'extrémité libre de tout habitat.

Mais, la vision frontale et latérale regorgeait d'indices sur les bons côtés de la rumination bovine et de ses secrets en matière de transit fécal.

Les époques marquent ainsi de leurs empreintes singulières les petits villages perdus, ceux forts d'une grosse centaine d'habitants ; avec une si faible population et une insignifiante densité d'habitants sera repoussée à la fin du XXe siècle, l'amélioration des voies de circulation qui pourront être recouvertes d'une faible couche de macadam.

Gâté par un climat plutôt pluvieux et humide au début de l'hiver, la conjugaison de la pluie sur la chaussée, constituée de pierres et grains compactés, devenus mous, mélangés avec la boue résultante d'une couche dense et persistante de bouses sèches et dures, sans oublier les fraîches, rendait peu heureux et audacieux les nouveaux arrivants !

Équipés de chaussures de ville élégantes, mais inaptes à se mouvoir sur ce terrain inattendu, les belles étrangères succombaient prestement au désarroi causé par ce bain empestant, inhospitalier et destructeur de tout escarpin, beau ou moche.

Jongler avec son fils, sur ce terrain piégeur, cela donnait aussitôt le sentiment de devoir se protéger contre le danger glaçant le sang dans les veines d'un corps surpris, et décalé, par la nécessité de vite trouver un équilibre. Toute chute serait aussitôt interprétée comme une inadaptation au milieu familial de la belle-famille.

Celle-ci ne manquait jusqu'alors jamais l'opportunité de consacrer la beauté évidente du premier plateau du Jura. Avec l'hiver au pas de la porte, ma mère dut apprécier le fossé abyssal entre les tendres paroles, exacerbées de fierté de sa belle-mère, et la fausse réalité qu'elles étaient censées représenter.

Ayant été transportée dans l'énorme berline noire, CHENARD-WALKER, de son beau-frère, on prêtait à ce dernier, sur les routes escarpées et sinueuses entre Lons-le-Saunier et Essia, une conduite dynamique, osée dans son inconfort, délicieuse dans son flirt avec les talus, les talents d'un Fangio, gonflé à l'hélium par le père Michelin.

Bien qu'elle fût intrépide, et pourvue d'un esprit ouvert aux sensations frissonnantes de l'aventure, je la soupçonnai de s'être rapidement rendue compte de la fausse harmonie entre l'allure enivrante de la voiture et l'arrivée au village, image époustouflante dépourvue de toute modernité, immuable ruralité datant d'avant la révolution française.

C'est en quelque sorte la visite du Chaperon Rouge à la Mère Grand, dont le caractère était plus proche du loup que de la vache sacrée des Indes.

L'hilarité de son beau-frère, blagueur et charmeur était le message annonciateur d'un contraste saisissant, plus encore que la conduite et les tas de fumier aux portes de toutes les maisons de ce quartier; la belle-mère, toujours rayonnante de fierté, un peu hautaine, apparaissait au pas de la porte, dans ses habits habituels de lumière.

Sensible au froid et au chaud, elle arborait trois épaisseurs de robe, allant de la propre à la plus sale, surmontée de trois chandails, et deux écharpes, sans oublier deux paires de bas aux couleurs du temps gris et froid, enfin ce chapeau toute saison, masquait l'épais chignon de ses grands cheveux noirs.

Aussitôt, les premières minutes des effluves mélangées, et des fausses politesses, elle consentait selon l'humeur souvent sautillante, à se débarrasser d'au moins la première couche des vêtements de travail appelée guenilles partout ailleurs en France, afin de marquer qu'elle n'était pas qu'une fausse pauvre, car elle était sans relâche à la besogne soir et matin, comme une religieuse au couvent en méditation ou en prière.

Quelques mots simples de bienvenue, dans l'immense cuisine, unique salon de l'austère maison: «notre maison est modeste, mais la chaleur de notre cœur est là pour vous reconforter... après ces émotions automobiles... habituelles avec Robert...», dit l'Octavie, second prénom de ma grand-mère, car elle dut abandonner le premier, après s'être fourvoyée dans une relation sexuelle frelatée, à l'âge encore interdit.

«Belle maman, je suis heureuse et curieuse de partager pour quelques semaines, votre vie passionnante de fermière, dont Roger m'a initiée en paroles, en m'alertant sur la fragilité du premier regard, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Oh ! Ma petite, vous apprendrez bien vite à distinguer ce qui est le futile chez nous, et les contraintes de l'inconfort : pas d'eau courante, pas de chauffage, hormis deux poêles, pas de toilettes sauf à l'écurie parmi les vaches, pas d'eau chaude bref, nous avons organisé notre vie en oubliant tous ces facilités modernes.

J'ai eu trois garçons, tous nés ici, qui n'ont jamais connu d'ennuis de santé, et qui sont de beaux partis pour de jolies personnes comme vous. Mais ce contraste, entre mon Sud-Ouest et ce Jura-là, je souhaiterais le découvrir, estimer par moi-même la dure réalité du travail de paysan, surtout avec celle à laquelle on a échappé lorsqu'on n'a pas de racines rurales : la singularité d'un troupeau de vache.

«C'est une forme de travail et de contrainte que n'imaginent pas les gens de la ville», renchérit la belle-mère.

Sans aller plus avant dans les détails, Marie Octavie indiqua qu'il fallait procéder à l'installation de ce petit monde et dirigea ma mère vers la grande chambre du premier étage. Celle-ci présentait la particularité d'être un quasi-dortoir avec trois grands lits, pourvus de sommiers et de matelas de grande hauteur qu'il fallait escalader pour y accéder, et surmontés d'énormes édredons en plume. L'insuffisance de chauffage, un minuscule poêle, faisait office de fournisseur de chaleur quelques heures

par jour, car l'hiver rendait pénible le transport du bois dédié en priorité aux deux pièces à vivre du rez-de-chaussée : la cuisine et la chambre arrière. Celles-ci faisaient fonction de salon, salle à manger et chambre à coucher, avec le même grand lit et un plus petit, placés de part et d'autre de l'unique fenêtre.

Les lits de grande hauteur sont une habile trouvaille pour réduire la sensation de froid qui prédomine partout dans la maison, au ras du sol, qu'il fut en pierre, comme la cuisine, ou en parquet dans les deux chambres.

Ma mère perçut sans affolement ni angoisse combien ce serait rude à cette saison de l'hiver balbutiant le séjour dans cette demeure, à l'évidence différente de ce qu'elle avait gardé en mémoire de celle occupée par ses parents en ville et lointaine en terme d'organisation, de commodité et de confort ; il serait marqué par l'omniprésence de ce troupeau de vaches laitières, si dépendantes de l'homme.

Les nourrir, effectuer la traite tous les jours, matin et soir, porter le lait à la Fruitière avec le même rythme, nettoyer les écuries, chercher l'eau à la fontaine distante de plus de cent mètres et à force de bras, veiller à leur état sanitaire, organiser la reproduction en fonction du calendrier des chaleurs, c'est la période de fécondation, bien surveiller les veaux avec toujours plus de soin bref, Georgette comprit que l'activité paysanne et agricole marquait en profondeur l'esprit des hommes et des femmes qui s'y adonnaient, et plus encore, qu'ils devaient s'y soumettre.

La contrainte règne ici en maître, et relègue en facéties les petits plaisirs, car ils apparaissent si désuets et aléatoires en comparaison de l'absence de liberté imposée par